

A 16 ans, j'ai arrêté l'école. Comme je ne parvenais jamais à obtenir la moyenne et que j'avais déjà redoublé une fois, la directrice n'a pas voulu me garder. Il fallait que je m'oriente vers une voie professionnelle.

Mes parents ont décidé que j'arrêterais les études et que j'aiderais mon père à tenir sa quincaillerie, magasin qu'il avait su développer avec sérieux et volonté. Il espérait que je lui succède dans ce commerce dont il avait hérité de son propre père.

Au début, je me suis familiarisé avec les différents articles, j'ai fait les inventaires et géré les stocks. Puis, progressivement, mon père m'a mis à contribution pour servir les clients et livrer des commandes. Mais cet univers-là ne m'intéressait pas. Je passais des heures à rêvasser devant la vitrine en regardant passer les voitures. J'attendais la fin de l'après-midi avec impatience pour retrouver mes copains. Parfois, je sortais avec des filles mais ce n'était que des amourettes qui ne duraient pas.

A cette époque, j'habitais chez mes parents, dans un appartement au-dessus de la quincaillerie. Notre logement était composé d'un salon et de trois chambres. Bien que ces dernières soient de petites tailles, mes parents, ma grand-mère et moi-même avions ainsi chacun notre espace personnel. Nous prenions nos repas dans la cuisine. De temps en temps, le dimanche ou lors des fêtes de Pâques et de Noël, nous recevions ma tante Yvonne, son mari Jean et mes deux cousines, Jeanne et Colette. Ces jours-là, nous déjeunions dans le salon que nous transformions en salle-à-manger pour l'occasion. J'aimais beaucoup lorsque nous nous retrouvions tous ensemble. Tonton Jean était extrêmement gai et bavard. Garagiste, il avait toujours de nombreuses anecdotes à nous raconter, sur son travail et ses clients. Ma grand-mère préparait un délicieux repas et mon père, généreux, ouvrait une bonne bouteille et me permettait d'en prendre un petit verre.

La vie suivait ainsi son cours avec douceur ; cette situation aurait pu durer encore longtemps si mes parents, trois ans plus tard, n'en avaient décidé autrement. Ma mère, surtout, pensait que je n'étais bon à rien puisque j'avais échoué à l'école et que je ne m'investissais pas non plus dans l'entreprise familiale. Ma mollesse la désespérait. Elle me houspillait souvent en prenant mon père à partie, cherchant à me faire réagir.

Je n'ai su sortir de ma léthargie que le jour où mon père m'a appris que j'allais devoir trouver un autre travail. Il allait embaucher un apprenti, très intéressé par la quincaillerie, qui semblait déterminé à la lui racheter dans quelques années, lorsque lui-même partirait à la retraite.

Sur le coup, ce fut un gros choc. J'y voyais un moyen pour mes parents de trouver un autre successeur que moi et de sécuriser leurs vieux jours. Je me sentais chassé de la maison, presque trahi.

Aujourd'hui, je pense que mes parents ont certainement espéré un sursaut de ma part, un changement d'attitude. Mais je n'avais pas la maturité suffisante pour cela. Vexé, j'ai préféré aller voir ailleurs.

Sans diplôme, à l'âge de dix-neuf ans déjà, je ne pouvais avoir de grandes prétentions. Alors, je me suis présenté dans différentes entreprises du coin, indiquant que j'étais prêt à accepter n'importe quel emploi. Par chance, après seulement quelques semaines de recherche, Monsieur Delville m'a donné ma chance au sein de l'entreprise roannaise xxx. Cette société, qui produisait des articles de décoration à base essentiellement de tissu, connaissait un fort développement. Monsieur Delville cherchait une personne qui puisse lui rendre toutes sortes de services (livraisons, courses...) et prêter main forte au service logistique qui était débordé.

C'est ainsi que je suis entré dans cette entreprise où j'ai travaillé pendant plus de vingt-cinq ans. Au début, je secondais la personne chargée de réceptionner et stocker les matériaux de production. Nous recevions des tonnes de tissus au mètre, mais aussi des bobines de fils de toutes sortes, de la peinture, des perles, des pompons, etc. Il fallait ranger toute cette marchandise dans nos entrepôts puis la livrer dans notre atelier de confection, au fur et à mesure des besoins. J'aimais m'y rendre pour observer les ouvrières broder et coudre les pièces de textile. Certaines d'entre elles peignaient également des motifs sur des tissus de soie ou en velours de soie. Elles réalisaient de vrais œuvres d'art et leur savoir-faire était reconnu dans toute la France, voire dans le monde entier puisque nous recevions même des commandes de l'étranger. De temps en temps, j'exécutais aussi quelques tâches pour le patron, en le conduisant à des rendez-vous, en effectuant une course ou une livraison personnelle. J'adorais lorsqu'il m'appelait « Denis, à la rescousse ! ». Il m'avait « à la bonne » car je travaillais avec application. J'avais envie de lui prouver, ainsi qu'à mes parents que j'étais capable de réussir. Et j'étais motivé par cet univers du tissu qui me plaisait beaucoup plus que celui de la quincaillerie. Nous vendions de belles choses et j'en étais fier.

Sept ans plus tard, la société s'étant énormément développée (nous avons automatisé une partie de la production et noué des partenariats avec des sous-traitants), Monsieur Delville m'a nommé responsable montage-emballage. J'avais deux assistants et coordonnais leur travail de conditionnement et d'expédition des commandes, en veillant au respect des règles de sécurité. Je sélectionnais les transporteurs, préparais les documents nécessaires aux envois (notamment pour les douanes). A cette époque, nous produisions des rideaux et coussins pour des chaînes de grands magasins, en France et dans d'autres pays d'Europe. Nos prix de livraison étant tirés au maximum, j'optimisais le chargement des camions et la gestion des tournées.

Je restais souvent tard le soir, pour vérifier les factures, le nombre de colis envoyés, rendre compte du travail effectué. La reconnaissance du patron m'importait beaucoup et j'étais content d'avoir une petite augmentation de salaire chaque année. C'est grâce à cela que j'ai pu partir de chez mes parents pour louer mon premier appartement. J'avais rencontré Marie quelques mois auparavant et pensais qu'à l'âge de vingt-six ans, il était temps que je vole de mes propres ailes.

J'avais pu mettre suffisamment d'argent de côté alors j'avais de quoi acquérir des meubles pour mon « deux pièces ». Je me fis également plaisir en achetant ma première voiture, une petite Fiat, que mon oncle Jean m'aidait à bricoler. Ce fut une des périodes les plus heureuses de ma vie.